



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de PARTURIER (Maurice), « La Double Méprise.
Notice », *Romans et nouvelles*, Tome I, MÉRIMÉE
(Prosper), p. 447-449

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1633-0.p.0495](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1633-0.p.0495)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTICE

EN juillet 1833, Mérimée avait terminé *la Double Méprise*. Son éditeur Hippolyte Fournier lui offrait 1 500 francs de son manuscrit « qu'il publierait d'abord in-12, puis trois mois après in-8° avec *la Guzla* qui serait réimprimée *ad hoc* ». « Je n'aime guère, ajoutait Mérimée, la réimpression de *la Guzla* qui est une drogue et une vieillerie; il serait un peu ignoble de faire de cela un volume in-8° ». (*Corr. gén.*, t. I, p. 243.)

L'ouvrage avait été écrit à la hâte « pour gagner de l'argent, lequel fut offert à quelqu'un qui ne valait pas grand'chose ». (*Corr. gén.*, VIII, 345.) Ce « quelqu'un » était évidemment Céline Cayot, petite actrice des Variétés, alors âgée de vingt et un ans, qui s'était jetée à la tête de Mérimée et pour laquelle il eut un vif caprice sans vouloir qu'il y parût. Mérimée avait d'ailleurs écrit à Fournier, alors qu'il préparait, à la même époque, le recueil de ses œuvres dans *Mosaïque* : « Je vous serai obligé de m'écrire le plus tôt que vous pourrez les époques de paiement. Cela me serait d'autant plus utile que, comme je vous l'ai déjà dit, cet argent n'est pas pour moi. » (*Corr. gén.*, t. XVI, p. 66.)

Le roman fut annoncé le 28 juillet 1833 par la *Revue de Paris* qui en publia un fragment (ch. VI à IX) dans sa livraison du 25 août 1833 (t. LIII, pp. 224-249); annoncé comme étant sous presse et pour paraître la semaine suivante chez Fournier, dans le *Feuilleton du Journal de la librairie* (n° 28), le 24 août 1833. Enregistré à la *Bibliographie de la France*, le 7 septembre 1833 (n° 4779), *la Double Méprise* est en vente le 10 septembre (*Revue de Paris*, t. LIV, septembre 1833;

l'Artiste, t. VI, p. 84; le *Journal des Débats*, 8 septembre 1833; le *Temps*, 11 septembre 1833).

Quoique le texte en fût court, l'éditeur avait adopté pourtant le format in-8°, en étoffant, par des artifices typographiques, ce volume assez mince. Après *le Vase étrusque*, cette analyse psychologique de l'amour de tête nous introduit, pour la seconde fois, dans le monde aristocratique des salons. Mérimée y a mis beaucoup de lui-même. Le personnage de Darcy, ironique et froid, lui ressemble souvent. Quelques traits, dans le portrait de Châteaufort, peuvent faire penser à Casimir Dudevant, le mari de George Sand. Mais Mérimée évoque surtout les années de sa jeunesse, alors qu'il n'était ni assez connu ni assez riche pour qu'on lui laissât épouser celle qu'il aimait, Mélanie Double, la fille du docteur Double, de qui le souvenir est évidemment présent (voir Introduction, p. IX). Gustave Planche avait vu juste en écrivant : « Je crois qu'il est de bonne foi, qu'il a vu les tourments qu'il décrit, qu'il sait la valeur des principes tirés de l'expérience. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1833.)

L'accueil fut réservé; le thème du roman fut très discuté et son réalisme choqua. Mérimée s'en défendit auprès de Mary Clarke, en lui disant que si les choses ne se passent point de la sorte en Angleterre « ce n'est pas une raison pour que le sentiment n'aille pas vite en voiture sur le continent et dans les parties policées du monde chrétien. Demandez à Mme la duchesse d'Abrantès comment les aides de camp de son illustre époux procédaient à leurs déclarations quand ils la reconduisaient. » (*Corr. gén.*, t. I, p. 251.)

Dans un article : « De l'art actuel » (*Revue encyclopédique*, juillet-septembre 1833, t. LIX, pp. 130-132.) Hippolyte Fortoul écrira : « M. Mérimée est un esprit net et droit, ne s'intéressant guère qu'au présent, assez insouciant de l'avenir, ne se passionnant jamais plus qu'il ne convient à un homme de goût. Aussi il ne manifeste pas le besoin de dépasser la réalité actuelle; il n'a pas la mission de juger l'existence, ni comme M. Hugo, un penchant à l'agrandir : il la raconte. C'est un épicurien de bon ton, qui s'est accou-

tumé à tolérer les choses qui nous arrivent et à les voir sans les comprendre [...] M. Mérimée est évidemment un homme de passion; son but est de réhabiliter le cœur, mais de le réhabiliter dans les salons [...] Ne pensez-vous pas que c'est déplorable d'inutiliser ainsi un beau talent et de le perdre dans une affectation de vérité qui n'est que mensonge et dans une prétention de simplicité qui n'est que recherche. »

Gustave Planche (*art. cité*) est plus équitable et note « la vraisemblance et la simplicité de l'action, le naturel et la vérité des caractères, l'aisance dégagée du dialogue, l'habile combinaison de traits pris sur le fait ». Il constate pourtant que « le titre du livre n'est pas justifié, car il n'y a pas double méprise, la déception n'atteint que Julie de Chaverny ».

D'autres articles parurent dans la *Revue de Paris* (H.-C. Saint-Michel, t. LIV, p. 185); dans le *Courrier Français* (21 septembre 1833); le *Temps* (André Delrieu, 31 octobre 1833); *Bagatelle. Journal de France*, 3 octobre 1833; le *Cabinet de lecture*, 24 septembre 1833, n° 286, p. 16.

Mérimée n'aimait pas son roman. Il en déconseillera la lecture à Mme de la Rochejaquelein, le considérant comme un de ses « péchés de jeunesse » (*Corr. gén.*, t. VIII, p. 345). Plus tard, quand le goût viendra des subtilités de l'analyse psychologique, la *Double Méprise* sera pourtant fort appréciée. Taine a pu dire qu'il ne savait pas « de plus amère prédication contre les méprises de la crédulité et de l'imagination (Préface aux *Lettres à une Inconnue*, p. xxxi.)

M. P.